

Quel avantage ne serait-ce donc pas, si les personnes éclairées dans les campagnes, travaillaient à engager les cultivateurs à adopter la coutume de ne jamais semer leurs blés ou leurs avoines, sans mêler à leur semence une proportion de graines de mil, de trèfle rouge ou blanc, ou quelque autre herbe propre à produire le même effet. Ces herbes, qui croissent beaucoup plus lentement, ne nuiraient point aux grains; elles auraient acquis assez de force, dès l'automne, pour pousser le printemps avec vigueur et couvrir le sol. Elles formeraient alors un pâturage abondant pour l'été suivant, et même retournée ensuite par le soc de la charrue, la tourbe, en pourrissant, fournirait un engrais qui donnerait un nouvel aliment aux grains qu'on voudrait y semer de nouveau.

Au reste, l'auteur doit faire observer que les idées qu'il met au jour, à ce sujet, ne sont pas de vaines théories; après s'être convaincu par la lecture et des conversations avec des personnes instruites de différentes parties de l'Europe, que c'était un usage reçu assez communément; après l'avoir vu pratiquer hors de ce pays, il a eu la satisfaction de le voir mettre en pratique par des cultivateurs canadiens, dont quelques-uns même lui en doivent une obligation et lui en ont témoigné leur reconnaissance.

Il voyageait, il y a déjà bien des années, dans une de nos campagnes déjà cultivée depuis longtemps, où le terrain est naturellement peu fertile, et où par cette raison, les animaux souffrent beaucoup de la maigreur des pâturages. Obligé de s'arrêter à cet endroit, il causa avec la personne chez laquelle il logeait, et fit tomber la conversation sur des sujets ayant rapport à l'agriculture. Celui-ci se plaignait de la difficulté de nourrir ses animaux pendant l'été; ses vaches étaient maigres et donnaient peu de lait; on avait déjà perdu beaucoup d'animaux dans la paroisse et il craignait le même sort pour les siens. Cela donna à l'auteur l'occasion de parler du foin qu'il était nécessaire de donner à cette partie de l'économie rurale. Il lui indiqua entre autres, comme un moyen d'avoir de bons pâturages et plus abondants, la nécessité de semer, comme nous le disions plus haut, avec les blés ou avoines, des graines de plantes fourragères. Leurs entretiens se renouvelèrent à ce sujet; le cultivateur finit par se laisser persuader, et il prit la résolution de tenter l'expérience.

Répétant, quelques années après, dans le même endroit, et obligé de nouveau de prendre son logement dans la même maison, l'auteur éprouva le plaisir de voir celui avec qui il avait eu les entretiens dont nous venons de parler, le prier de venir voir un champ dans lequel il avait mis en pratique la méthode qu'il lui avait indiquée. C'était dans une année de sécheresse; le voyageur avait lui-même remarqué la maigreur des pâturages dans lesquels il avait vu des animaux, sur sa route. Le cultivateur lui fit, à son tour, observer la nudité du sol dans les parcs de ses voisins, pour la faire contraster avec l'abondante pâture que ses animaux trouvaient dans le sien. Ce cultivateur avait plusieurs terres, et comme il avait pris la résolution qu'il a exécutée depuis, de ne louer ses fermes à aucun de ceux qui les lui demanderaient, à moins qu'ils ne s'engageassent, en les prenant, à faire ce qu'il faisait lui-même sur celle qu'il

cultivait, ce changement pour le mieux s'était fait sentir sur toutes ses terres.

Grâce à nos sociétés d'agriculture, et depuis quelques années à nos cercles agricoles, plusieurs cultivateurs en font autant, en se cotisant pour l'achat de grains fourragères, et obtiennent le même succès. Il serait à désirer que cet exemple fut suivi par tous les cultivateurs.

Aménagement des foins

Un bon conseil aux cultivateurs.—Sous ce titre nous lisons dans l'Atteille, de Lowell, Massachusetts:

"Nous avons le plaisir, il y a quelque temps, de constater que le foin, le principal article d'importation canadienne aux Etats-Unis, était surtout recherché pour ses qualités nutritives. Mais il arrive aussi, quelquefois, en certaines circonstances, très rares il est vrai, qu'on lui préfère la production américaine.

"Un de nos marchands de foin canadien de Lowell, très à portée de juger de la valeur réelle de cet article d'importation, nous fait remarquer, à ce propos, que le foin des prairies du Canada, coupé trop tôt et pressé pêle-mêle, puis ensuite emballé et entassé dans les wagons de chemin de fer, perdait, aux yeux de l'acheteur américain, un tiers de sa valeur, et voilà pourquoi l'on voit fréquemment le produit de la ferme américaine l'emporter sur celui du Canada.

"Pour donner à cet article de commerce toute l'importance qu'il mérite, il faudrait que le cultivateur mit à profit tout ce qui peut contribuer à accroître sa valeur. Depuis l'époque de la fenaison jusqu'au temps de l'emballage, le maniement du foin demande un soin tout particulier. Il faut autant que possible que les qualités et les conditions du produit atteignent les vues de l'acheteur aussi bien que celles du consommateur.

"Sur le marché américain, on recherche un foin coupé au temps de sa floraison, parce qu'alors, s'il a été engrangé dans de bonnes conditions, il possède toute la sève et toutes les qualités nutritives voulues. Le foin rougi par un séjour trop prolongé sur le champ ou coupé en temps inopportun est facilement reconnu et peu recherché. Il peut être nourrissant, mais il n'a pas l'apparence qui le désigne aux yeux des connaisseurs, et d'ailleurs il ne peut avoir la même saveur, ni la même vertu.

"D'après une opinion commune, on ne parviendra jamais à une culture parfaite à moins que l'on se fasse une obligation de couper et récolter le foin entre le premier et le quinze juillet, époque de l'abondance de son suc. On prétend aussi que c'est l'époque de la saison d'été où la température est plus sèche ou plus favorable. Un point essentiel et peut-être auquel, pour une raison ou pour une autre, on apporte peu d'attention est le mélange que l'on fait en pressant du foin récolté dans de bonnes conditions et celui de valeur moindre. Le résultat de cette négligence qu'on en gâte entièrement les prix.

"A cela vient se joindre souvent qu'à bord des wagons de chemin de fer ou entassés pêle-mêle le foin de première et de seconde qualité. Rendu à destination, le succès de la vente dépendra de ce qu'on aura été assez heureux pour ne laisser voir que le côté avantageux. Mais il arrive souvent que les meilleurs calculs sont déjoués.

"A ce propos, et on ne pourrait manquer de réussir, on ne devrait jamais s'épargner le trouble de presser le foin par degré de qualité et de le livrer comme tel et séparément à l'exportation et chaque spécimen serait payé sa valeur. Le commerce en bénéficierait immensément parce qu'il se récolterait beaucoup plus de foin de première qualité que de deuxième et de troisième. On assurerait ainsi le perfectionnement de sa culture appuyé sur l'espoir d'une vente rémunérative.

"Qu'on cultive avec soin et l'on vendra avantageusement."

Le blé mis en quintaux.

Il est une pratique qui tous les ans détruit près de la moitié de la récolte de blé, et que l'on continue chaque année malgré que l'on ait sous les yeux, l'exemple d'une meilleure pratique par la mise du blé en quintaux. Nous voulons parler de celle de faire ja-
veler les grains.